

MALENTENDUS

Mercredi 2/10

En regardant le ciel , aussi empli de taches sombres que le tampon buvard qui trônait sur le bureau de mon grand-père , je me dis que mon séjour ici est sur le point de prendre fin. Mon travail de recherche est pratiquement achevé, je peux partir et poursuivre mon voyage mais voilà, on remet au lendemain ce qui pourrait être fait à l'instant et on se trouve entraîné dans une affaire que l'on n'espérait pas.

Hier soir, prenant mon repas au restaurant de l'hôtel , je me suis mis à parler avec une jeune femme qui, tout en mangeant, lisait à une table près de la mienne. Elle a fait tomber son signet – j'adore les signets – je l'ai ramassé et en ai profité pour regarder le titre du livre qui l'absorbait : *Antigone* de Henry Bauchau, que j'avais lu quelques années auparavant. La conversation s'est alors engagée et nous avons échangé quelques mots sur cet auteur que nous aimions tous deux. Je lui ai parlé de ses *Journaux* d'écrivain qui accompagnaient ses romans , donnant un éclairage sur l'écriture du livre et les strates qu'ils en révélaient. La fin du repas s'est écoulée sur quelques généralités puis elle me confia que son mari devait la rejoindre le lendemain matin. J'ai perçu une certaine inquiétude dans son propos mais n'ai su y lire que l'angoisse afférente à une attente intense. Je n'ai pas posé pas de questions – je pose rarement des questions – et lui ai souhaité une bonne nuit avant de rejoindre ma chambre et poursuivre la mise au clair de notes préparatoires à l'écriture d'un prochain livre.

Ce matin, je me lève un peu tard ayant travaillé une partie de la nuit, je me rends dans la salle de restaurant pour voir si je peux malgré tout prendre un petit-déjeuner et la vois, arpentant le hall avec une certaine anxiété. Je la salue , m'apprêtant à lui demander si elle a terminé la lecture d'*Antigone*, lorsqu'elle me demande abruptement si j'ai une voiture et si j'ai le temps de la conduire à une trentaine de kilomètres d'ici, *après votre café*, ajoute-t-elle avec un peu de confusion . Je réponds par l'affirmative , ébranlé par la densité de son regard. Je ne demande rien d'autre ; j'avale un café et un croissant, monte récupérer mes clés de voiture, enfile une veste un peu chaude après avoir regardé par la fenêtre pour découvrir un ciel chargé de vapeurs grises. Rapidement, je mets mon téléphone et mon appareil photo dans ma sacoche avec la sensation étrange de réaliser ce que j'accomplis : des gestes qui, d'ordinaire, sont du domaine de l'habitude, puis descends la rejoindre dans le hall où elle m'attend avec sac et veste, et semble soulagée lorsqu'elle m'aperçoit.

Nous roulons lentement car je ne connais pas la route et elle ne paraît pas très sûre de l'itinéraire, juste évoqué par son mari, m'avoue-t-elle. Elle dit alors qu'elle n'est jamais venue dans ce lieu, qu'elle va m'expliquer mais qu'elle a un peu de mal car elle

se base juste sur des pressentiments et que je vais la trouver ridicule sans doute, peut-être même folle, qu'elle me prie de l'excuser, qu'elle s'appelle Marie, qu'elle a bien conscience de son attitude irrationnelle, que jamais elle n'agit comme ça d'ordinaire, mais que là, elle ne peut faire autrement. Elle ne connaît personne dans cette ville, et se sentant totalement abandonnée et démunie, elle a senti qu'il n'y avait que moi pour l'aider ; les quelques mots échangés à propos d'un livre avaient fait de moi un compagnon de détresse sécurisant. Sous cette confusion apparente, je sens bien qu'il y a quelque chose non seulement de grave mais de vital. Je réponds juste qu'il n'y a pas de problème pour moi, lui demandant simplement de me préciser où elle souhaite se rendre. Marie me confie alors en quelques mots la raison de son angoisse. Son mari Jean , revenu dans ce hameau où nous nous rendons, après en être parti depuis plus de vingt ans, a décidé de prendre une chambre dans l'auberge que tient sa mère, mais sans révéler son identité. Pour voir. Enfin elle n'avait pas bien compris pourquoi il agissait ainsi et pourquoi elle ne pouvait venir avec lui. Peut-être, voulait-il rejouer la parabole du fils prodigue, peut-être craignait-il de l'hostilité, peut-être tout simplement, n'avait-il pas en lui les mots simples du langage qui disent *C'est moi Jean, ton fils* : ça c'est moi qui le rajoute....

Il était resté sourd à ses craintes et elle avait respecté son choix. Cela faisait cinq ans qu'ils étaient mariés, qu'ils habitaient dans un pays merveilleux où la lumière donnait à chaque jour un bonheur inespéré et elle avait été surprise, même choquée, par la tristesse qu'elle avait découvert en arrivant dans cette région. Marie me précise aussi que Jean avait une soeur, Marthe, qui était toute petite lorsqu'il était parti à dix-sept ans, et il ne savait plus rien de sa famille.

C'est dans un brouillard dense et vaste que nous avons découvert un hameau perdu au centre de nulle part. Sans nom, enténébré de silence. Dans le fonds d'une vallée étroite, enserrée de parois sauvages recouvertes de buissons épineux, une maison, auberge de fortune pour voyageur égaré, se tient à peine debout, la peau des murs lacérée par les ans. On se croirait au bout du bout du bout du monde.

Je dépose Marie devant l'auberge dont la porte est grande ouverte. Pendant qu'elle entre dans la maison, je prends des photos de ce lieu que j'ai ressenti comme étrange aussitôt qu'il est apparu devant moi. J'entends Marie qui crie Jean à plusieurs reprises et moi, imperturbable, je capte les images , embrumées, dépourvues de lumière, qui surgissent devant mes yeux et des idées d'écriture potentielle surgissent alors, un matériau brut qui peut-être me servira un jour... Marie revient alors vers la voiture, le visage défiguré d'angoisse. Entre les mains, elle tient le passeport de son mari qu'elle a trouvé abandonné sur une table. Elle me dit qu'elle a croisé un vieil homme, à qui elle a demandé de l'aide et qui lui a simplement tourné le dos en murmurant « non » avant de disparaître par la porte arrière de l'auberge. Je suis alors gagné par l'inquiétude qui habite Marie, entre à mon tour dans l'auberge, grimpe à l'étage où je découvre une

chambre dont la porte ouverte laisse voir un désordre inquiétant avec un matelas au sol dépourvu de drap , une chaise renversée, une valise ouverte et dont le contenu est sans dessus dessous. Mon regard note tout cela avec l'habitude acquise depuis des années de noter mentalement les détails incongrus. Je m'imprègne de toute cette atmosphère lugubre comme si déjà je savais que ces premières impressions seraient d'importance. Je vois une tasse sur la table de nuit posée à côté d'une paire de lunettes qui sont probablement celles de Jean. J'entends Marie qui crie le prénom de son mari dans l'auberge, je referme alors la porte, vais la rejoindre, l'entraîne dans le jardin derrière l'auberge et lui suggère d'appeler la police.

Je lui propose de m'attendre dans la voiture car le brouillard dépose sur nous une écharpe d'humidité qui commence à nous refroidir. Il va me falloir trouver un endroit où je puisse capter un réseau téléphonique car la zone ne semble pas couverte. Je m'éloigne donc un peu de la voiture, grimpe sur un chemin qui me conduit au dessus de la maison et finis par

joindre le poste de police ; je tente alors d'expliquer la situation, et lorsque je signifie le lieu

où je me trouve, il me semble voir naître un intérêt pour mes propos et la réponse brève alors du policier : On connaît, on arrive, ne bougez pas. Avant de redescendre pour informer Marie, j'essaie de regarder en-dessous de ce surplomb où je me trouve afin de repérer un peu la topographie des lieux : le brouillard laisse des nappes de visibilité que je fixe avec avidité espérant je ne sais quels miracle ou apparition. Mais ce n'est que buissons denses et végétation foisonnante qui happent mon regard. La disposition des lieux - auberge, clôture, jardin, puits – me faisant aussitôt penser à un cloître mais démunide sa dimension verticale. Un lieu clos sur lui-même où il me semblerait ressentir, si j'y vivais une forme de claustrophobie . Je ne sais si c'était dû au fait que je m'étais élevé audessus de tout ça, mais j'éprouvai soudain une forme d'excitation, qui n'était liée en rien à l'inquiétude de Marie mais bien plutôt à l'intuition que quelque chose se passait et que, dans cette histoire, j'aurais un rôle à jouer. J'ai alors rejoint Marie, lui ai annoncé l'arrivée de la police sans autre commentaire. Une heure plus tard, nous étions interrogés séparément dans l'auberge. Le vieil homme croisé par Marie ne fut pas retrouvé, mais des

recherches plus scientifiques furent mises en place : un périmètre conséquent fut délimité et protégé et après un interrogatoire simple mais complet on me conseilla de raccompagner Marie à l'hôtel où on la contacterait pour lui fournir les avancées de l'enquête. Marie sembla désarmée et me laissa la ramener . Le retour fut silencieux, nous étions tous deux animés de pensées qui n'étaient sans doute pas les mêmes, elle emplies d'inquiétudes, moi d'intérêt. Lorsque je la laissai à la porte de sa chambre , elle murmura juste que rien ne pouvait arriver de bon quand tout repose sur un malentendu.

Jeudi 3/10

En me réveillant ce matin, et après avoir contemplé un ciel matelassé d'incertitudes, j'ai eu la sensation étrange d'être devenu moi-même personnage d'un de ces romans que je m'évertue à écrire depuis plus de quinze ans. Certes la détresse de Marie me touche, mais ce n'est pas cela qui m'a incité à prolonger mon séjour au-delà du raisonnable. C'est bien davantage l'envie de savoir, d'être au coeur d'une histoire dont je ne tire aucun fil, mais qui se déroule devant mes yeux avec toute la fraîcheur de la nouveauté. Bien sûr je n'ai confié aucune de ces pensées à Marie et l'ai laissé me remercier, me dire toute la gratitude qu'elle éprouvait à mon égard. Nous nous étions donnés rendez-vous pour le petit déjeuner et, tout naturellement, je lui proposai de retourner à l'auberge.

Dans le huis-clos de la voiture, Marie raconta là-bas, la ville au bord de la mer où ils vivaient avec Jean. Elle dit la puissance de la lumière le matin quand ils se réveillaient et regardaient la mer. Elle dit la chaleur du soleil, sa vérité sur sa peau, sa richesse inépuisable. Elle dit que depuis son arrivée sur ces terres sombres, tout avait basculé. Jean ne l'a plus écoutée, il a parlé faux ou plutôt il n'a rien dit pour se faire reconnaître, mais le résultat est le même. Elle m'a dit *c'est absurde* à plusieurs reprises. Elle m'a dit combien elle l'aimait et combien elle a peur de la vérité qui risque d'être mise à jour.

Et puis tout est allé très vite. Nous sommes arrivés près du périmètre protégé et le lieutenant qui nous avait interrogés la veille, avec beaucoup de délicatesse a

convié Marie à venir s'asseoir dans la grande salle ; elle m'a demandé de rester auprès d'elle et le policier a accepté. Il lui a alors annoncé que l'on venait juste de remonter du puits situé dans le jardin derrière la maison deux corps : celui d'un homme jeune et celui d'une femme âgée. Je crus comprendre que le corps de la femme recouvrait celui de l'homme. Il lui a demandé si elle se sentait assez de forces pour venir les voir. Sans un mot elle s'est levée et l'a accompagné dans une pièce qui jouxtait la salle de restaurant.

J'ai entendu un cri puis des sanglots. J'ai compris.

J'ai eu besoin de prendre l'air. Mes pas ont retrouvé le petit chemin découvert la veille et je me suis mis à grimper au-dessus de tout cela. J'ai sorti le dictaphone de ma poche et ébauché quelques hypothèses, quelques impressions utiles pour écrire....(j'espère que je pourrai le récupérer quand tout cela sera fini...) . Je me suis éloigné sans bien faire attention où j'allais, parlant tout seul, un peu ébranlé je l'avoue, par ce qui venait d'arriver. Après avoir marché assez longtemps, une heure peut-être c'est difficile à dire, j'ai senti une présence dans mon dos. Une femme, jeune

de par sa stature, mais dont le visage semblait avoir vieilli d'un seul coup. J'ai compris très vite que c'était Marthe, la soeur de Jean qui se tenait devant moi. J'étais un peu interloqué mais, selon mon habitude ne demandai rien et attendis qu'elle parle. Elle me suivait sans doute depuis quelques instants car elle me demanda si elle pouvait utiliser le dictaphone. Curieusement je ne m'étonnai de rien, hochai la tête et la suivis à travers fougères, buissons et arbres déracinés jusqu'à une sorte de cabane enfouie dans un dédale sombre. Là, elle me demanda d'enregistrer ce qu'elle allait dire, sans l'interrompre. Elle s'assit par terre dans l'angle le plus obscur de la pièce, me laissant un morceau de tronc d'arbre comme siège. J'enregistrai et j'écoutai, tentant de ne rien manifester afin qu'elle aille jusqu'au bout de

son propos. Tout est dans le dictaphone mais je ne l'ai plus.

Malgré tout, j'ai gardé en moi les intonations de sa voix :

– sourde et lente lorsqu'elle a raconté sa vie dans l'auberge auprès de sa mère, ses frustrations de jeune femme dans ce lieu sans horizon, ce pays de nuages , le brouillard, la pauvreté , la tristesse....

– sa voix douce et chaude lorsqu'elle se mit à évoquer la mer - même sans la voir je sentais un sourire affleurer sur ses lèvres – elle dit le sable brûlant sous les pieds, elle dit la puissance du soleil qui efface jusqu'à l'âme, elle dit les fleurs qui éclosent contre des murs blancs, elle dit l'odeur de miel qui suinte, elle dit le souffle de la mer, elle dit l'horizon...

– sa voix dure et froide lorsqu'elle raconta le meurtre : le thé qu'elle-même a apporté à Jean (le timbre de sa voix alors qui fléchit et hésite lorsqu'elle prononce le prénom), les réticences de sa mère qui ne veut plus, qui en a assez , et elle qui prend tout en main du début à la fin. Imperturbable. Elle dit que c'était la dernière fois, elle voulait vraiment tout abandonner. Je comprends alors qu'il y a eu d'autres meurtres et je frissonne....

– sa voix cassée, tremblante lorsque revenant du puits où elles l'ont jeté elles découvrent le passeport de son frère – elle dit frère avec des larmes dans chaque lettre – le regard vide de sa mère quand elle comprend qu'elle vient de tuer son fils et sa surdité face à elle Marthe qui n'est plus rien à ses yeux , le mort prenant tout l'espace dans l'esprit de la mère....Elle dit qu'elle a essayé de la retenir, de l'empêcher de se jeter dans le puits mais que le destin est plus fort. Elle dit combien elle s'est sentie seule, abandonn  e, puis en colère, anim  e d'une haine contre terre et ciel...

– son filet de voix lorsqu'elle dit être fatigu  e, que tout cela n'était qu'un malentendu, mais que tout est trop tard, qu'il faudrait que j'aille chercher la police, qu'elle n'a plus la force, que ses aveux sont là, montrant le dictaphone, et qu'elle ne bougera plus d'ici...

Un peu abasourdi, je suis sorti de la cabane, les preuves entre les doigts . J'avais perdu la notion de temps et de lieu et malgré la décongestion du ciel, j'ai eu un peu de mal à retrouver mon chemin jusqu'à l'auberge qu'une lumière oblique

tentait de magnifier. Mes propos devant être un peu décousus, j'ai eu de la difficulté à me faire comprendre du lieutenant qui, croyant sans doute à une sorte de déraison de ma part me fit surveiller par un gardien avant d'écouter la confession enregistrée. J'avais beau dire qu'il fallait aller chercher Marthe, vite, que la savoir seule dans la cabane m'inquiétait, il mit un certain temps avant de réaliser la situation . Il me demanda alors de le raccompagner lui et ses hommes sur le lieu où Marthe était sensée nous attendre. Durant tout le chemin, je sentais bien que j'étais sous surveillance et que de témoin je venais d'endosser un autre rôle désormais suspect . Je n'étais pas mécontent de cela , juste un peu inquiet. Marie avait été tenue à l'écart des derniers rebondissements car je ne l'avais pas aperçue lors de mon retour.

L'arrivée près de la cabane se fit comme dans les films : on me plaça en retrait, protégé par un homme armé. L'inspecteur, déterminé, appela Marthe par son prénom de l'extérieur à trois reprises, puis lui dit qu'il allait entrer et que tout allait bien se terminer. Personne ne répondit. Il ouvrit la porte et, après une seconde d'hésitation entra brusquement en appelant ses hommes. J'étais toujours dehors avec mon garde du corps.

Au bout de longues minutes, le lieutenant s'approcha de moi, me dit sans précautions que Marthe était morte, pendue à une poutre . On allait avoir des questions à me poser. Je me laissai tomber au sol. Il téléphona pour avoir une équipe pour inspecter les lieux et nous sommes redescendus vers l'auberge. On me mit à l'écart dans une chambre gardée par un policier mutique, mais je n'étais guère plus bavard, et je sentis une lourde fatigue me couvrir les épaules. Quelques heures plus tard, après la prise de ma déposition et des vérifications , l'autorisation me fut accordée de rentrer à mon hôtel, de ne pas m'éloigner de là, devant rester à la disposition de la justice.

J'ai réussi à prendre quelques notes afin d'y voir plus clair et de redevenir l'écrivain qui reprend la situation en main. J'avais déjà remarqué lors de précédents romans, l'indépendance de certains personnages qui entraînent le récit sur des chemins pas vraiment prévus au départ, mais là c'était encore autre chose ! Je tentais malgré tout de résumer la situation en quelques mots :

Un fils veut se faire reconnaître par ses proches, sans avoir à dire son nom. Il est tué par sa mère et sa soeur qui songent à le dépouiller de ses biens . La mère en apprenant l'identité de l'homme se jette dans le puits où son fils a été lui même abandonné, et la soeur , après des aveux révélant d'autres meurtres, se pend . Des vies gâchées. Une tragédie, comme souvent, basée sur un malentendu.

Vendredi 4/10

Encore dans la marge d'un jour déjà bien entamé, ce sont des cris de colère , aigus et désagréables, qui m'ont fait basculer sur la partition de ce vendredi. Pour couvrir l'hystérie du prof de gym du collège qui jouxte l' hôtel , j'ai couvert mes

oreilles avec les écouteurs de mon MP3, en choisissant le mode aléatoire des musiques.

*Show-me the place
where you want your slave to go
Show-me the place
I've forgotten, I don't know
Show-me the place
for my head is bending low
Show-me the place
where you want your slave to go*

Il m'a fallu plusieurs minutes avant de reprendre le fil de ma vie, tissé par les paroles de Leonard Cohen. Le ciel , par-dessus les toits, était à peine coloré et dépourvu de cette lumière sensée éclairer nos pas. J'avais envie de sortir du réel et d'entrer dans la fiction, ou peut-être était-ce l'inverse.... je ne savais plus où se situait le lieu où je devais me trouver. Je savais qu'il fallait que je m'éloigne et retrouve le travail d'écriture , cette immersion entre les lignes et les mots, cela seul m'était nécessaire.

C'était l'écriture qui allait me remettre dans ma verticalité.

Avant de me présenter au commissariat en fin de matinée, comme je le devais, j'avais le temps de prendre un petit-déjeuner . Tout à mes pensées, j'en avais oublié Marie qui, vraisemblablement elle , m'attendait . Elle se jeta littéralement dans mes bras et je fus bien embarrassé de cette démonstration aussi subite qu'étrange. Je l'ai repoussée doucement. Elle balbutia des excuses, me dit qu'elle avait eu peur de me perdre aussi, qu'elle n'avait plus que moi, qu'elle était totalement déboussolée Je l'écoutais avec la distance qu'il me fallait avoir, puis l'ai conduite vers les tables dressées pour le petit déjeuner et l'ai invitée à s'asseoir. Marie tentait de s'accrocher au fil des pensées qu'elle déroulait devant moi : si je l'avais aidée c'était peut-être bien qu'elle m'intéressait, sinon pourquoi... ; il ne fallait pas que je crois qu'elle se jetait dans les bras du premier venu, mais elle m'avait senti si proche d'elle ces deux jours précédents qu'elle pensait que....Elle ne terminait pas ses phrases à demi consciente qu'elle s'enfermait sur un chemin où je ne marchais pas. Elle finit par se taire et pleurer.

Comment lui dire que ma motivation était tout autre que ce qu'elle imaginait. Je lui dis que je comprenais sa détresse, mais que ma vie était ailleurs. Je n'étais resté que pour mon travail. Je n'en évoquais rien d'autre.

Marie me parut être une enfant autour de laquelle les murs de la vie venaient de s'écrouler. Je ne savais plus si les propos qu'elles tenaient entre les sanglots m'étaient adressés, ou si elle se parlait à elle-même, ou peut-être même à Dieu.

Pourquoi ce jeu de cache-cache , murmura t-elle,

*pourquoi luiqu'est-ce que je vais devenir.....je comprends pas.....il voulait les aider,
leur donner de l'argent.....il était si doux.....il va falloir vivre seule avec mes souvenirs...
mais je ne peux vivre dans ce désert...oh mon Dieu ayez pitié....aidez-moi....*

Face à cette détresse, aucun mot ne franchissait la barrière de mes lèvres. Je ne sais ni consoler, ni donner de faux espoirs. Je ne crois à rien et sais déjà depuis longtemps que l'on est radicalement seul, que le monde est un théâtre où nous ne sommes que des étrangers en errance, et que rien n'a de sens. Seul le roman que je veux écrire m'importe. J'ai juste besoin qu'on me rende mon dictaphone pour trouver la première phrase.

Nous sommes allés au commissariat ensemble . Sur le trajet, les pensées d'écriture m'assaillaient :

Commencer par la mère. La lassitude de la mère , son silence , un silence démesuré où se réfugient toutes les souffrances, les manques , les absences qui ont peuplé sa vie. Sa part d'ombre. L'étreinte du vide.

C'est le crépuscule. Elle est dans l'auberge, debout derrière la fenêtre. Elle regarde la nuit qui absorbe le jardin, elle sait la nuit qui travaille en ses entrailles et les cendres entre ses doigts. Elle aspire au repos, à la douceur d'un cloître peut-être , avec un cyprès au centre.

Les paroles de Cohen me reviennent en tête :

*Montre moi où ton esclave doit se rendre
montre moi où, j'ai oublié je sais plus
montre moi où car je courbe l'échine*